

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XVI

Québec, 23 avril 1904

No 36

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 561. — Les Quarante-Heures de la semaine, 561. — Lettre apostolique de S. S. Pie X, 562. — Chronique diocésaine, 569. — Mutualité catholique, 570. — La résurrection du gaélique, 571. — Visites pastorales de Mgr Plessis, 572. — Bibliographie, 576.

Calendrier

24	DIM	*b) III apr. Pâques. Patronage de S. Joseph. <i>Kyr. 2 cl.</i> I Vêp. du suiv. mém. du préc. et de S. Fidèle, seulement (II Vêp.)
25	Lundi	r) S. Marc, Evang., 2 cl. (Procession et Messe des Rogations en <i>violet</i> , Litanies doublées.)
26	Mardi	tr) SS. Clet et Marcellin, papes et martyrs.
27	Mercr.	b) N.-D. du Bon-Conseil, <i>abl. maj.</i>
28	Jendi	b) S. Paul de la Croix, confesseur.
29	Vend.	r) S. Pierre, martyr.
30	Samd.	b) Ste Catherine de Sienne, vierge.

Les Quarante-Heures de la semaine

25 avril, N.-D. des Victoires, Québec. — 27, Pontbriand. —
29, Montmorency.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE SA SAINTETÉ PIE X

AUX PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES EN COMMUNION AVEC LE SAINT-SIÈGE

C'est vraiment pour Nous, Vénérables Frères, un joyeux souvenir que celui de ce *grand homme incomparable* (*Martyrol. Rom.*, 3 sept.), le pontife Grégoire, premier du nom, dont Nous allons célébrer la solennité centenaire, au cours du treizième siècle écoulé depuis sa mort. Le Dieu qui *donne la mort* et qui *donne la vie* . . . , qui *abaisse* et qui *relève* (1 *Reg.*, 6, 7), parmi les soucis pour ainsi dire innombrables de Notre ministère apostolique, parmi tant d'angoisses de l'âme pour les nombreux et lourds devoirs que Nous impose le gouvernement de l'Eglise universelle, parmi les pressantes sollicitudes qui, selon la meilleure manière qui Nous soit possible, ont pour but de vous satisfaire, vous, Vénérables Frères, appelés à prendre part à Notre apostolat, et tous les fidèles qui Nous sont confiés, ce Dieu, Nous le pensons, a, par une providence particulière, voulu que Notre regard, dès le début de Notre pontificat suprême, se fixât sur ce très saint et illustre prédécesseur, honneur et gloire de l'Eglise. En effet, l'âme s'ouvre à une grande confiance dans sa très puissante intercession près de Dieu, et se reconforte par le souvenir des maximes sublimes qu'il a inculquées dans son haut magistère, comme des vertus qu'il a saintement pratiquées. Par la force des unes et la fécondité des autres, il a donné à l'Eglise de Dieu une empreinte si vaste, si profonde, si durable, que ses contemporains et la postérité lui ont justement conféré le nom de grand. Aujourd'hui encore, après tant de siècles, se vérifie l'éloge contenu dans l'inscription de son sépulcre : il vit éternellement en tous lieux par ses innombrables bonnes œuvres (*Apud Joan. Diac. Vita Greg.*, IV, 68) ; et c'est pourquoi tous ceux qui suivent ses exemples admirables sont assurés, avec le secours de la grâce divine, d'accomplir leurs devoirs, autant que le permet la faiblesse humaine.

LE MONDE, AU COMMENCEMENT DE SON PONTIFICAT (1)

A peine est-il besoin de rappeler ce que des documents publics ont fait connaître à tous. Extrême était le désordre des affaires publiques, quand Grégoire fut élevé au souverain pontificat; l'antique civilisation avait presque entièrement disparu et la barbarie envahissait tous les domaines de l'empire romain qui s'effondrait. L'Italie, ensuite, abandonnée par les empereurs de Byzance, devenue, en quelque sorte, la proie des Lombards, qui, n'ayant pas encore pris leur équilibre, portaient en tout endroit la dévastation par le fer et par le feu, promenant la désolation et la mort. Cette Ville elle-même, menacée à l'extérieur par l'ennemi, éprouvée à l'intérieur par les fléaux de la peste, des inondations, de la faim, fut réduite à un état si misérable qu'on ne savait plus comment protéger la vie non seulement des citoyens mais des épaisses multitudes qui s'y réfugiaient. On y voit des hommes et des femmes de toute condition, des évêques et des prêtres portant des vases sacrés sauvés du pillage, des moines et d'innocentes épouses du Christ, qui, par la fuite, échappaient aux épées de l'ennemi ou aux insultes brutales d'hommes perdus. Grégoire lui-même appelle l'Eglise de Rome : *Un vieux navire gravement ébranlé, où les vagues pénètrent partout et dont l'assemblage, secoué par la violente tempête journalière, pourrit et annonce le naufrage.* (*Registrum*, I. 4. *ad Ioann. episcop. Constantinop.*) Mais le pilote suscité par Dieu avait la main puissante, et, placé au gouvernail, il sut, non seulement arriver au port à travers les vagues déchaînées, mais aussi protéger le navire contre les tempêtes futures.

Et c'est une chose vraiment admirable ce qu'il obtint dans l'espace d'un peu plus de treize années de gouvernement. Il fut le restaurateur de l'entière vie chrétienne, excitant la piété des fidèles, l'observance des moines, la discipline du clergé, le zèle pastoral des évêques. Ce *père très prudent de la famille du Christ* (*Joann. Diac. Vita Greg.*, II. 51) conserva et augmenta le patrimoine de l'Eglise et secourut, suivant la nécessité de chacun, le peuple appauvri, la société chrétienne, cha-

(1) Nous empruntons au *Tablet* les sous-titres que l'on trouvera dans le texte.
RÉD.

cune des églises particulières. *Devenu vraiment consul de Dieu (Inscr. sepulcr.)* il étendit bien au delà des murs de Rome son action, son action féconde toute profitable à la société civile. Il s'opposa énergiquement aux injustes prétentions des empereurs byzantins, refréna les audaces et réprima les honteuses convoitises des exarques et des officiers impériaux, se levant comme le public défenseur de la justice sociale. Il apaisa la férocité des Lombards, n'hésitant pas à aller lui-même en personne à la rencontre d'Agilulf aux portes de Rome, afin de le détourner d'assiéger la ville, comme jadis avait fait envers Attila le Pontife Léon le Grand ; jamais non plus il ne renonça aux prières, aux douces persuasions, aux négociations adroites, qu'il ne vit se calmer ce peuple redouté et se ranger à un régime plus régulier, ou bien qu'il ne le sût gagné à la foi catholique, spécialement par l'œuvre de la pieuse reine Teodolinde, sa fille dans le Christ. Ainsi, à bon droit, Grégoire put être appelé le sauveur et le libérateur de l'Italie, de son pays (*Registr. V, 36 (40), ad Mauricium Aug.*), comme il l'appelait avec suavité.

S. GRÉGOIRE ET L'ANGLETERRE

Par ses œuvres pastorales incessantes, s'éteignent les restes de l'hérésie en Italie et en Afrique ; les affaires ecclésiastiques se rétablissent dans les Gaules ; les Visigots des Espagnes se raffermissent dans la conversion déjà commencée ; et l'illustre nation anglaise qui, placée dans un angle du monde restait jusqu'alors obstinée au culte des bois et des pierres (*Registr., VIII, 29 (30), ad Eulog. episcop. Alexandr.*) accepte, elle aussi, la vraie foi du Christ. Le cœur de Grégoire surabonde de joie à la nouvelle d'une si précieuse conquête, comme le père qui reçoit dans ses bras son enfant très aimé et en rapporte tout le mérite à Jésus Rédempteur, pour l'amour de qui, écrit-il lui-même, nous rencontrons dans la Bretagne des frères inconnus, par la grâce de qui nous trouvons ceux que nous cherchions sans les connaître. (*Ibid. XI, 36 (28), ad Augustin. Anglorum episcop.*)

Et la nation anglaise fut si reconnaissante envers le saint Pontife qu'elle l'appelle toujours *notre maître, notre docteur, notre apostolique, notre Pape, notre Grégoire* et se considère elle-même comme le sceau de son apostolat. Enfin, son action

salutaire eut tant d'efficacité que le souvenir des choses opérées par lui s'imprima profondément dans les âmes de la postérité surtout pendant le moyen âge qui, pour ainsi dire, respirait l'air répandu par lui, se nourrissait de sa parole, conformait à ses exemples sa vie et ses mœurs; et de la sorte s'introduisit heureusement dans le monde la civilisation sociale chrétienne, en opposition à la civilisation des siècles précédents et pour toujours disparue.

Ceci est le changement de la main du Très-Haut ! On peut bien dire que, dans l'esprit de Grégoire, seule la main de Dieu opérait de si grandes entreprises. Il l'écrivait au très saint moine Augustin au sujet de la conversion des Anglais rappelée plus haut et ce fait s'appliquait à tout le reste de son action apostolique : De qui fit jamais cette œuvre sinon de celui qui a dit : Mon Père agit toujours et moi aussi. (Joann. v, 17.) Pour montrer au monde qu'il voulait le convertir non avec la sagesse des hommes mais par sa force, il choisit comme prédicateurs du monde des hommes sans instruction ; et il le fait encore maintenant, ayant daigné faire parmi les Anglais des choses si puissantes par l'intermédiaire d'hommes faibles. (Registr., XI, 36 (28).)

Sans doute, Nous apercevons ce que la profonde humilité du saint Pontife cachait à son regard : et l'habileté dans les affaires, et le talent de conduire à terme les entreprises, et l'admirable prudence en toute disposition, et la vigilance assidue, et la persévérante sollicitude. Mais il est certain en même temps qu'il s'abstint de déployer la puissance et la force des grands de la terre, tandis que, au contraire, dans le plus haut degré de la dignité pontificale, il voulut, le premier, être appelé le *serviteur des serviteurs de Dieu* ; il ne s'ouvrit pas un chemin avec la science profane ou bien avec les *persuasives paroles de la sagesse humaine* (I Cor., II, 4), ni avec les finesses de la politique civile ; non plus avec des systèmes de rénovation sociale habilement étudiés et préparés et même mis à exécution ; non plus enfin, ce qui est une merveille, en se proposant un vaste programme à réaliser au fur et à mesure ; au contraire, et cependant, on le sait, son esprit était plein de l'idée d'une très prochaine fin du monde et aussi du temps très réduit qui restait pour les grandes actions.

Très faible de corps, continuellement affligé d'infirmités qui plusieurs fois le mirent en grand péril, il possédait une incroyable vigueur d'esprit, qui recevait, de la foi vivante dans la parole infaillible du Christ et dans ses divines promesses, un aliment toujours nouveau. En outre, avec une confiance illimitée, il comptait sur la force surnaturelle de Dieu donnée à l'Eglise pour l'entier accomplissement de sa divine mission dans le monde. C'est pourquoi la constante intention de sa vie, intention prouvée par toutes ses paroles et par toutes ses œuvres, fut celle-ci : maintenir en soi et susciter dans les autres la même foi et la même confiance si ardentes, en accomplissant toujours le bien que les circonstances permettaient et en vue du jugement divin.

De là résultait en lui la ferme volonté d'employer au salut commun l'exubérante richesse des moyens surnaturels donnés par Dieu à son Eglise, lesquels sont et la doctrine infaillible de la vérité révélée, et l'efficace prédication de cette doctrine dans le monde universel, et les sacrements qui ont la vertu d'infuser et d'accroître la vie de l'âme et la grâce de la prière au nom du Christ qui assure la protection céleste.

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

Le souvenir de ces choses, Vénérables Frères, Nous reconforte merveilleusement. Si, du haut de ces remparts du Vatican, Nous regardons autour de Nous, Nous ne pouvons Nous défendre de la crainte qu'éprouvait Grégoire, et peut-être d'une crainte plus grande encore. Tant de tempêtes, rassemblées de toutes parts, fondent sur Nous, tant d'armées ennemies, rangées en bataille, Nous attaquent, et Nous sommes à un tel point dépourvu de tout moyen humain de défense, qu'il Nous semble impossible et d'écarter les tempêtes et de soutenir les assauts. Mais en considérant quel sol foulent Nos pieds, en quel lieu se dresse cette chaire pontificale, Nous Nous sentons en sûreté dans la citadelle de la sainte Eglise. « Qui en effet pourrait ignorer — c'est Grégoire lui-même qui le dit à Euloge, patriarche d'Alexandrie — que la solidité de la sainte Eglise est fondée sur celle du prince des Apôtres, qui, exprimant par son nom ce que son âme avait d'inébranlable, fut, du nom de la pierre, appelé Pierre ? » (*Registr.*, VII, 37-40.) La

marche du temps n'a jamais affaibli la force divine de l'Eglise, et l'attente n'a jamais été trompée par les promesses du Christ. Ces promesses subsistent, telles qu'elles animaient jadis le cœur de Grégoire. Mieux encore : mises à l'épreuve par tant de siècles, elles ont, à la suite de tant de vicissitudes, revêtu plus de force à Nos yeux.

Des royaumes, des empires sont tombés. Des nations florissantes par leur gloire et leur civilisation ont péri. Des Etats, comme atteints de vieillesse, se sont souvent dissous eux-mêmes. Mais l'Eglise, qui de sa nature ne périt pas, et unie au céleste Epoux par un lien toujours indissoluble, conserve intacte ici-bas la fleur de sa jeunesse, et déploie continuellement cette même force qui coula en elle du cœur transpercé du Christ déjà mort sur la croix. Les puissants de la terre se sont élevés contre elle. Ils se sont évanouis, mais elle a survécu. Des maîtres fiers de leur science ont imaginé une variété presque infinie de systèmes philosophiques, toujours prêts, semblait-il, à porter à la doctrine de l'Eglise un coup décisif, à réfuter ses dogmes, et à démontrer l'absurdité de tout son enseignement. Et pourtant l'histoire, en énumérant ces systèmes, constate que chacun, tour à tour, a été oublié et détruit de fond en comble, tandis que la lumière de vérité émanée de la citadelle de Pierre resplendit toujours du même éclat, éclat que Jésus a fait jaillir en apparaissant au monde, et qu'il a éternisé par la divine sentence : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » (Matth., XXIV, 35.)

Nourri de cette foi et affermi sur cette pierre, ayant pleinement conscience des charges si graves du souverain pontificat, et sentant dans toute Notre âme la force divine qui coule en Nous, Nous attendons tranquillement qu'elles se taisent, toutes ces voix qui bourdonnent, ces voix qui disent que c'en est fait de l'Eglise catholique, que ses doctrines ont péri pour toujours, que l'heure va bientôt sonner où il lui faudra par force, soit accepter les conclusions d'une science et d'une civilisation qui rejettent Dieu, soit rompre absolument avec l'homme. Mais, au milieu de tout cela, Nous ne pouvons Nous abstenir de rappeler, avec Grégoire lui-même, à l'esprit de tous, humbles ou grands, quelle nécessité les oblige à se réfugier vers l'Eglise, par laquelle on trouve à pourvoir, non seulement

au salut éternel, mais encore à la paix et à la prospérité de cette vie terrestre.

C'est pourquoi, pour Nous servir des paroles du saint Pontife, « dirigez vos pas, comme vous l'avez commencé, dans la solidité de cette pierre, sur laquelle vous savez que votre Rédempteur a voulu fonder son Eglise dans tout l'univers, afin que les pas de ceux qui ont un cœur sincère, affermis dans la voie droite, n'aillent pas s'égarer sur les mauvais chemins. (*Registr.*, VIII, 24, *ad Sabinian. episcop.*) Seules la charité de l'Eglise et l'union avec elle rapprochent ce qui est séparé, met en ordre ce qui est confus, établit des rapports entre les choses inégales et achève ce qui est imparfait ». (*Ibid.*, V, 58, (53) *ad Virgil. episcop.*) Une chose à retenir fermement, c'est que « nul ne peut gouverner correctement sur la terre s'il n'est pas instruit des choses divines, et s'il ne fait pas dépendre la paix de l'Etat de la paix de l'Eglise universelle ». (*Ibid.*, V, 37 (20), *ad Mauric. Aug.*) De là la nécessité souveraine d'une parfaite concorde entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil, qui, selon les volontés de la Providence, doivent se prêter un mutuel secours. « La puissance sur tous les hommes a été donnée par le ciel pour que ceux qui cherchent le bien soient aidés, pour que la route du ciel soit plus largement ouverte, et pour que la royauté terrestre soit le serviteur du royaume des cieux. » (*Ibid.*, III, 61 (65), *ad Mauric. Aug.*)

De ces principes découlait l'invincible courage de Grégoire, que Nous Nous efforcerons d'imiter avec l'aide de Dieu, en Nous proposant de sauvegarder intégralement, par tous les moyens, les droits et les privilèges dont le Pontife romain est le gardien et le défenseur devant Dieu et devant les hommes. C'est pourquoi le même Grégoire écrit aux patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, lorsqu'il s'agit des droits de l'Eglise universelle : « Nous devons montrer, même en mourant, que, dans le malheur de la communauté, Nous ne Nous attachons pas à quelque bien qui Nous soit spécial. » (*Registr.*, V, 41 (43).) Et à l'empereur Maurice : « Celui qui, enflé d'une vaine gloire, lève la tête contre le Dieu tout-puissant et contre les statuts des conciles, celui-là — le Dieu tout-puissant m'en donne la confiance — ne fera pas courber ma tête à moi, pas même avec le glaive. » (*Ibid.*, V, 37 (20).) Il écrit encore au diacre Sabin-

nianus : « Je suis prêt à mourir plutôt que de laisser, moi vivant, dégénérer l'Eglise du bienheureux apôtre Pierre. Mon caractère vous est bien connu : je supporte longtemps, mais, une fois que j'ai résolu de ne pas supporter, je vais joyeux au-devant de tous les périls. » (*Ibid.*, V. 6 (IV, 47.)

(*A suivre.*)

Chronique diocésaine

— Monseigneur l'Archevêque doit quitter Rome ces jours-ci pour la France et le Canada. Sa santé est parfaitement rétablie : il faut en remercier le Ciel, qui a daigné exaucer tant de ferventes prières offertes à cette intention.

Sa Grandeur arrivera probablement à Québec vers le milieu du mois de mai, c'est-à-dire à temps pour le commencement de la Visite pastorale.

— Dimanche soir, au Patronage Saint-Vincent de Paul, belle réunion des conférences de Saint-Vincent de Paul de la ville. Le président général a pu annoncer aux associés que la Société a résolu d'avoir une Maison de refuge pour les gens sans asile, qui ne seront plus obligés de chercher asile en des institutions où leur foi pouvait être en danger. Les Frères de Saint-Vincent de Paul ont généreusement consenti à se charger de cette œuvre nouvelle.

A la fin de la réunion, où toutes les classes de la société québécoise étaient représentées, Mgr l'Administrateur adressa une allocution à cette belle assemblée, assurant aux membres de la société Saint-Vincent de Paul combien leurs protégés leur étaient reconnaissants pour la charité dont ils bénéficiaient sous tant de formes, combien aussi l'Eglise les félicitait et les remerciait de leur zèle et de leur dévouement qui se manifestaient par un si grand nombre d'œuvres importantes et florissantes.

— Samedi, le 16 avril, fête de saint Raphaël, Mgr l'Administrateur a présidé une cérémonie de vêtue et de profession au, couvent des Franciscaines Missionnaires de Marie, à Québec.

Dix postulantes ont pris le saint Habit. Voici leurs noms : Mlles Bernadette Buron, de Saint Boniface, en religion Mère

Marie-Agnella de Jésus; Laurette Hudon, de Montréal, en religion Mère Marie-Laure de la Croix; Joséphine Leclerc, de Saint-Jean Port-Joli, en religion Mère Marie de Saint-Edouard; Joséphine Michon, de la Présentation, en religion Mère Marie-Dulcissima de Saint-Raphaël; Imelda Caron, de Québec, en religion Mère Marie de Sainte-Catherine; Blanche de la Chevrotière, de Lotbinière, en religion Mère Marie-Diomède de l'Immaculée-Conception; Rose Noraut dit Trudeau, de Saint-Basile, en religion Mère Marie-Annette de Jésus; Blanche Lagacé, de Montréal, en religion Mère Marie du Bienheureux Gabriel Ferreti; Célestine Théberge, de Saint-François, en religion Soeur Marie-Simplice de Jésus; Emma Hamel, de Lorette, en religion Soeur Marie-Loretta de Jésus.

Ont été admises aux premiers vœux: les Soeurs Odila Aumont, en religion Mère Marie de Notre-Dame de Consolation, de Saint Jacques l'Achigan; Anna Michaud, de Sainte-Hélène, en religion Soeur Marie du Bienheureux Mathieu de Girgenti; Mélanie Paquette, de Sainte-Rose, en religion Soeur Marie-Fortunée du Sacré-Cœur; Pauline Chaboyer, de Saint Laurent (Manitoba), en religion Soeur Marie-Rosita; Régina Meilleur, de Sainte-Agathe des Monts, en religion Soeur Marie-Léonilla de la Présentation; Maria Desnoyers, de Lachenaie, en religion Soeur Marie de Notre-Dame du Calvaire; Palmyre Gamache, de Québec, en religion Soeur Marie-Ludovise de Jésus; Rade-gonde Dion, de Notre-Dame Auxiliatrice, en religion Soeur Marie-Phydime de Notre-Dame-Auxiliatrice.

Admises aux vœux perpétuels: Les Soeurs Marie-Adelina du Sacré-Cœur et Marie de Sainte-Restitue.

Le Révérend Père Edmond, des Pères Franciscains de Québec, a fait le sermon de circonstance.

— Cette semaine et la semaine prochaine, il y a de grandes solennités à Saint-Sauveur de Québec, où l'on fête le cinquante-enaire de l'arrivée des RR. PP. Oblats dans cette paroisse.

Mutualité catholique

Nous croyons devoir reproduire, sans aucun commentaire, ce qu'on va lire :

De la *Semaine catholique de Toulouse* (21 février 1904) :

« Le *Bulletin religieux* de Reims publie l'avis suivant :

« L'entreprise financière qui s'intitulait pompeusement *La Mutualité catholique* est en liquidation judiciaire. Dès le 7 avril 1900, il nous sera permis de le rappeler, nous avertissons nos lecteurs que cette entreprise n'avait pas le droit de se couvrir, comme elle essayait de le faire, de l'autorité ecclésiastique toujours restée étrangère à ses agissements. A maintes reprises, depuis, nous avons dénoncé les procédés qu'on y employait.

« Le directeur de cette affaire a perdu, paraît-il, la particule ; il s'appelle aujourd'hui Dussausey tout court, tandis que sur ses prospectus et son journal il signait noblement Dussausey de Roquefeuil.

« *La Mutualité universelle*, annexe de la combinaison précédente, est aussi en liquidation. La lecture des circulaires que lançaient régulièrement les organisateurs de cette double affaire dans les presbytères, les communautés et les familles chrétiennes ne manquera by d'intérêt ni d'enseignement. »

« Le clergé n'est pour rien dans ces entreprises. »

De la *Mutualité catholique internationale*, N° du 1^{er} avril 1904 :

« *La Mutualité catholique*, de Paris, *La Mutualité universelle*, de Paris, *La Mutualité catholique de Belgique*, de Bruxelles, sont désormais dissoutes et fusionnées en une seule *Société anonyme au capital de un million huit cent mille francs*, sous la dénomination de *La Mutualité catholique internationale*, dont le siège social et l'administration sont à Bruxelles, avenue de l'Astronomie, 16.

« La succursale pour la France et le Canada est établie à Paris, 7, rue Papillon. »

La résurrection du gaélique

Le gaélique est la véritable langue irlandaise, que la masse du peuple irlandais a abandonnée, comme on sait, pour l'anglais.

Depuis quelques années, toutefois, il se fait des efforts considérables, en Irlande et aux Etats-Unis, pour remettre en honneur la vieille langue irlandaise.

Dans la *Vérité* du 15 avril, M. Paul Tardivel applaudit à ce mouvement patriotique, et s'exprime ainsi au cours de son article :

« Il est fort probable qu'on commencera bientôt au Canada le travail entrepris en Irlande et aux Etats-Unis. »

Il nous est très agréable de pouvoir dire à M. Paul Tardivel que ce travail de reviviscence du gaélique se poursuit à Québec, depuis plusieurs années, au Collège commercial Wallace (25,

rue Saint-Stanislas, Haute-ville). La première leçon de gaélique y fut donnée le 3 octobre 1901. La « Quebec Gaelic Society » comptait 50 membres, quelques mois après, et l'on dut organiser une classe « junior » en mars 1902. L'enseignement du gaélique était donné gratuitement, par M. J. Gallagher, I. C., surintendant de l'aqueduc de Québec.

Nous savons, de la meilleure autorité possible, que tout cela se continue au Wallace College de Québec.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que, avec tous les amis de l'Irlande et de la science, nous faisons des vœux pour que le peuple irlandais recouvre l'usage de la langue de ses ancêtres.



VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS

JOURNAL DE LA MISSION DE 1815



CHAPITRE SIXIÈME

(Suite.)

Les Malécites du village de Madawaska, à force de sollicitations, déterminèrent feu M. Adrien Leclerc, missionnaire de l'Isle-Verte et des lieux circonvoisins, à les aller visiter une fois l'an. Il commença, vers 1786, à aller, tous les étés, passer quelques semaines avec eux. Son successeur, feu M. Joseph Pâquet, en fit autant. Quelques familles, des autres villages de la rivière se réunissaient au même lieu et profitaient de la mission. De retour chez eux, ils en rendaient compte à leurs frères et cela les soutenait. Mais à mesure que les blancs, tant Acadiens que Canadiens, venaient s'établir autour du village, les Sauvages s'en éloignaient. Leur manie de courir sans cesse l'a enfin totalement déserté, en sorte que les curés de Saint-André: MM. Amiot, Vézina, Dorval, chargés, à la suite de ceux de l'Isle-Verte, de la desserte de cette mission, ont fini par n'y plus trouver de Sauvages, mais des Français qui étaient déjà au nombre de 24 familles en 1792, lorsqu'il s'adressèrent à l'évêque de Québec pour obtenir la permission de construire une chapelle. En ce moment, ils la renouvellent sur un plan plus vaste, attendu l'accroissement de leur population qui s'éle-

avait déjà assez haut en 1812 pour former plus de 300 communiants.

Quant aux Sauvages du village de Sainte-Anne, aussitôt que la ville de Frédérickton fut fixée, ils se trouvèrent environnés d'une foule de colons anglais qui convoitèrent leurs possessions. L'un d'eux leur offrit de prendre leurs terres pour 100 ans, à raison de 100 piastres de rente annuelle, et ils eurent la simplicité d'y souscrire et de s'expatrier en considération de cette petite rente qui leur semblait une somme considérable. L'acquéreur ou preneur, enhardi par ce premier succès, alla plus loin, et, quelques années après, voulant s'assurer sans retour la propriété d'un fonds dont il connaissait tout le mérite, il leur proposa une somme de 2000 piastres argent comptant, s'ils voulaient lui abandonner irrévocablement la propriété. Des gens déjà éblouis par 100 piastres le furent bien davantage par 2000.

Ils tinrent conseil sur conseil ; les plus sages répugnaient à cette aliénation ; mais ils ne furent pas les plus nombreux ; les autres alléguèrent que leur ancienne chapelle étant détruite, il n'y avait plus rien qui pût les attacher à cet endroit ; que pour les grains et légumes qu'ils avaient à cultiver, il serait aisé de trouver partout d'autres terres aussi avantageuses, et que l'argent même qu'ils allaient recevoir serait un secours assuré dans le cas d'un nouvel établissement. Bref la proposition fut acceptée contre un très petit nombre de réclamants. Des agents furent envoyés à Frédérickton pour recevoir l'argent promis, qui de 2000 piastres fut bientôt réduit par la mauvaise foi de l'acquéreur à 1500 piastres, dont il fallut se contenter. Encore les obligea-t-il d'en recevoir la moitié en marchandises qu'il eut soin d'estimer bien au delà de leur valeur. Ceci montre d'un même coup ce qu'il faut penser de la prudence des Sauvages, et jusqu'à quel point on peut se fier à la bonne foi d'un avare, surtout lorsqu'il est d'une religion qui ne l'oblige ni de confesser ses injustices ni de les réparer.

Les choses en étaient là, lorsque M. Ciquard, prêtre actuellement retiré au Séminaire de Montréal, et célèbre en Canada par ses courses, ses aventures, ses disgrâces, ses misères, sa patience et son invulnérabilité, fut appelé dans la rivière Saint-Jean, pour être missionnaire des Sauvages, et à leur sollicitation, par une lettre du général Carleton. Depuis un an, il gou-

vernaît la mission de la rivière Sainte-Croix dont il sera parlé plus bas.

Les Sauvages de la rivière Saint-Jean ont beaucoup de rapports avec ceux de cet endroit. Sont-ils Maléchites, Canibas, Abénaquis? On distinguait autrefois ces trois nations. Aujourd'hui elles se confondent parce qu'elles parlent toutes la même langue, ont les mêmes mœurs et habitent successivement les mêmes lieux.

L'abbé Ciquard, assez mécontent de la place qu'il occupait par ordre de l'évêque de Baltimore, et de laquelle il ne retirait aucun moyen de subsistance, ne fut pas sourd aux offres qu'on lui faisait d'un autre côté. C'était en 1793.

Il obtint de l'évêque de Baltimore la permission de quitter son diocèse, se rendit lui-même, au mois de juin 1794, à Québec, où il aurait pu se contenter d'écrire, y obtint les pouvoirs dont il avait besoin, reçut, avant de partir, une lettre officielle de la part du gouvernement du New-Brunswick qui lui assurait un traitement de 50 livres sterling, et alla dès le mois d'août prendre possession de son nouveau poste. Les Sauvages venaient de se partager les marchandises et l'argent reçus de leur acquéreur; et comme ils étaient au nombre de 75 familles, chacune d'elle avait justement reçu 10 piastres sur 750. L'argent était déjà bu ou dépensé, et les Sauvages se trouvaient sans village, sans terres, sans chapelle et sans moyens d'en construire une.

Le Père Ciquard commença par acheter à ses frais, une lieue au-dessus de l'ancien village, un lot de terre de 10 arpents en superficie, dans un joli endroit de la rivière; et y ayant fait construire une petite chapelle et un petit logis, il permit aux Sauvages, les pressa même de se cabaner autour, et tel est aujourd'hui le village de Sainte-Anne que l'évêque de Québec allait visiter.

20 août. M. Ciquard, après y avoir fait sa principale résidence, crut que la volonté de Dieu l'appelait au Détroit, quoiqu'il n'en fût rien. Il y alla, s'y trouva inutile, s'y enuya à la mort et s'estima heureux, après y avoir hiverné avec beaucoup de déplaisir, de revenir, l'année suivante, reprendre sa mission. Il la tint encore quatre ans, savoir jusqu'en 1803. A cette époque, le gouvernement lui ayant retranché le traitement qu'il lui faisait depuis 1794, il l'abandonna de nouveau et n'y est plus retourné que par accident et en pas-

sant. Elle resta sans pasteur jusqu'en 1808, si l'on en excepte quelques visites qu'y rendit M. Hot, pendant les deux années qu'il résida à Saint-Basile. Mais les habitants de cette paroisse, ayant mérité qu'on les privât de la résidence d'un prêtre, qu'ils ne savaient pas apprécier, se trouvèrent réduits, les deux années suivantes, à la visite passagère d'un prêtre, comme ils l'avaient été précédemment, et ce prêtre, chargé d'une cure du Canada, ne pouvant s'absenter aussi longtemps qu'il l'aurait fallu pour étendre ses soins à la mission de Sainte-Anne, elle se trouvait de nouveau abandonnée.

Le besoin des Sauvages fut exposé, en 1808, à l'évêque de Québec par une lettre du major général Martin Hunter, alors président de la Province. Il faisait l'offre de £ 50. en faveur du missionnaire qui serait envoyé à leur secours. Le prélat, flatté de cette offre, et désirant encore plus que le major général l'avantage spirituel non seulement des Sauvages, mais encore des Acadiens qui les avoisinent, chargea M. Kelly de la cure de Saint-Basile, avec ordre d'aller, tous les étés à, Sainte-Anne et d'y donner quatre semaines de mission. La chose est encore sur le même pied. A M. Kelly a succédé M. Raby, et à celui-ci M. Les Marcoux, qui s'y rendit au commencement du mois de juin dernier, persuadé que l'évêque y arriverait avant la fin de juillet, s'ennuya beaucoup du retard jusqu'à en pleurer, dit-il, et se disposait à remonter à Madawaska, lorsqu'il reçut, le 7 août, une lettre de lui datée d'Halifax, puis, deux jours après, une autre datée de Digby, qui toutes deux l'informaient des accidents qui avaient occasionné son retard, et l'assuraient qu'il n'avait pas renoncé à lui rendre la visite promise et annoncée.

Dès le mois de juillet, il avait, dans l'attente prochaine de l'évêque, orné sa chapelle de tout ce que le village avait de plus brillant. Couvertes super fines, bleues et rouges, médailles d'argent, bracelets, cercles, hausse-cols, épinglettes, pendants d'oreilles et de nez, rien n'avait été oublié pour la rendre belle. Après quelques jours de privation, les Sauvages, voyant que personne ne venait, et étant pressés de s'absenter pour voyages grands ou petits, allaient tour à tour dépouiller la chapelle, l'un de ses médailles, l'autre de ses épinglettes, etc., etc., de sorte que l'évêque, en arrivant, la trouva dans toute sa

nudité première. Elle est du reste assez propre, ainsi que sa petite sacristie. Le presbytère n'est plus logeable et c'est la maison de Handy qui en tient lieu.

(A suivre.)

Bibliographie

—AU TEMPS DES APOTRES, *vie de l'Eglise, depuis l'ascension du Sauveur, jusqu'à la mort de saint Jean*, par M. J.-L. GONDAL, S. S., ancien professeur d'histoire ecclésiastique, supérieur du Grand Séminaire de Toulouse.

I. L'Eglise naissante. — II. S. Paul missionnaire. — III. Les grandes épîtres. — IV. S. Paul prisonnier. — V. La mission de S. Pierre. — VI. L'œuvre de S. Jean. — VII. Le monde Juif, berceau du christianisme.

I vol. gr. in-12° de 420 pages avec carte et plans, papier alfa, prix 3 fr. 50. (Paris A. et R. Roger et F. Chernoviz, 7, rue des Grands-Augustins) (*vient de paraître*).

Ce nouveau volume sera fort remarqué : il vient en temps opportun. Il répond, dans un style clair, avec des arguments précis, aux questions les plus palpitantes du moment. Il témoigne d'une érudition sûre, d'une critique d'où la prudence n'exclut pas la sagacité, et met en lumière des faits dont le relief est rendu plus puissant soit par l'excellente disposition des preuves, soit par l'harmonie d'un style qui contraste heureusement avec celui mis en usage par plusieurs de nos néo-critiques.

Ce n'est pas un moindre mérite d'avoir posé les questions avec une netteté et une originalité qui, de prime abord, excitent l'intérêt, puis d'avoir répondu par des faits recueillis à bonne source, contrôlés par la critique, et enfin d'avoir ordonné ces matériaux dans une vivante unité. (Mgr l'Archevêque de Toulouse.)